

obéir, de satisfaire tous ses caprices; le génie des fabricans de joujoux s'exerçait chaque jour pour lui en inventer de nouveaux. C'étaient des soins, des caresses, des présens, des plaisirs, enfin un enchantement perpétuel.

Cependant cette jeune fille, que la destinée avait fait naître au sein de la richesse et du pouvoir, connut de bonne heure la peine et les regrets. Un matin qu'elle dormait encore, on vint la prendre dans son berceau, et sans donner à sa gouvernante le tems de lui passer une robe, on l'enveloppe dans un manteau, on la porte en voiture; puis, quelques minutes après, elle se trouve près d'un lit ensanglanté; une main pâle se lève sur sa jeune tête pour la bénir, un mourant la presse sur son sein, d'où le sang coule à grands flots; ses traits sont tellement altérés par l'agonie, qu'elle a peine à reconnaître son père. Et pourtant c'était lui; elle pleure, car elle le voit souffrir; mais bientôt il ne souffre plus, et la pauvre enfant sourit, puis se penchant sur le visage glacé, elle le baise et dit: "Chut, il dort; nous reviendrons quand il sera réveillé."

Mais il ne se réveilla point, et le lendemain de ce triste jour on mit une robe noire à la petite Caroline; on recouvrit d'étoffe de deuil les lambris dorés du palais de sa mère, et tout prit autour d'elle un aspect douloureux. Pourtant une joie inattendue était réservée à sa noble famille, la naissance d'un frère; et les plaisirs, les fêtes qu'amena cet heureux événement effacèrent bientôt un lugubre souvenir dans l'esprit de Caroline.

Tout annonçait en elle les plus heureuses dispositions; elle était vive, espiègle, un peu volontaire, mais bonne et généreuse; on en pourra juger par le trait suivant:

On la menait tous les étés à la campagne dans une belle habitation; là, elle jouait dans le même petit jardin qui avait été planté pour le fils d'un grand homme du siècle, pour le roi de Rome; si Caroline avait eu quelques années de plus, elle aurait sans doute fait de graves réflexions sur ces jeux du sort qui font passer les princes du trône à l'exil, et de l'autre au trône. Mais sans avoir la raison qui n'est que l'âge, elle avait dans le cœur cette pitié touchante qui fait deviner le malheur et inspire le besoin de le secourir.

Un jour qu'on lui avait permis de descendre de calèche pour aller cueillir de jolies fleurs bleues dans les bois de Ville-d'Avray, une petite fille nu-pieds, couverte de haillons, vint lui demander l'aumône; elle avait suivi la calèche depuis l'avenue de Saint-Cloud, et la pauvre enfant tomba épuisée de faim et de fatigue, avant d'avoir pu recevoir la pièce d'argent que Caroline s'appropriait à lui donner; au cri qu'elle fit en voyant la petite pauvresse se trouver mal, des paysans qui travaillaient près de là accoururent; on secourut Mariette; quelques gouttes de vin la ranimèrent, et les paysans qui la connaissaient pour être de leur village, apprirent à Caroline et aux dames qui l'accompagnaient, comment le père de cette petite fille, autrefois jardinier de l'empereur, était mort de chagrin à la chute de l'empire, et avait laissé dans la misère sa femme et ses trois enfans. Deux déjà étaient morts de faim.

Touché de ce récit, Caroline fit inscrire le nom de Mariette au nombre des orphelines dont l'hospice était sous son patronage; et puis, lui donnant un louis de sa bourse particulière, elle l'envoya porter ce secours à sa mère. Ce fut une grande joie pour celle-ci d'apprendre la protection que le ciel envoyait à son enfant; car, étant devenue malade à force de travail et de douleur, elle ne savait plus comment la nourrir. Mais cette joie fut cruellement troublée, lorsque le jour de se rendre à l'hospice arriva: Mariette n'avait pas prévu ce qui lui en coûte-

rait pour se séparer de sa mère; ne pouvant se faire à l'idée de la laisser seule et souffrante, elle déclara à la personne qui venait la chercher qu'elle aimait mieux demander encore la charité pour sa pauvre mère, que de la quitter. Tant d'amour pour sa mère la rendit encore plus intéressante, et Caroline, ayant raconté ce beau trait à sa mère, obtint la permission d'assurer à Mariette une pension suffisante pour subvenir aux besoins de sa famille et aux frais de son éducation.

Le bonheur rendit bientôt la santé à la mère de Mariette. Elle était belle encore; son courage dans le malheur, ses qualités de bonne ménagère inspirèrent à un riche serrurier des environs le désir de l'épouser; et Mariette se vit un beau jour installée dans une gentille maisonnette, avec un joli jardin, dont on mit un petit coin à sa disposition; un pommier de pommes d'api était le principal ornement et le plus grand revenu de cette portion de terre. Mariette mit tous ses soins à le cultiver dans l'intention d'en recueillir les fruits pour les offrir, à la St. Charles, à sa jeune bienfaitrice.

Dans l'attente de cette grande fête, elle acheta un joli petit panier à la foire de Saint-Cloud; et, le jour arrivé, elle choisit les pommes les plus colorées, les sépara avec de la mousse, et, charmée de l'effet que produisit à l'œil sa pyramide rouge et verte, elle se rend à la porte du parc de Bagatelle, à l'heure où Caroline vient s'y promener; le tems est assez beau pour la saison. Des piqueurs arrivent, la calèche paraît; Mariette présente de loin sa corbeille, Caroline fait signe d'arrêter.

—C'est justement le fruit que j'aime le mieux, dit-elle en mordant tout de suite dans la plus belle pomme; puis elle remercie sa protégée de la meilleure grâce, et détachant la croix de petites perles qu'elle porte à son cou:

—Tiens, ajouta-t-elle, prends cela pour te souvenir de moi.

L'an d'après, à la Saint-Charles, Mariette revint avec une semblable corbeille, et le tribut de la reconnaissance fut accueilli avec la même bonté affectueuse.

Mais l'année qui suivit, Mariette pleura amèrement en voyant arriver la fête de sa bienfaitrice; car elle était loin de ce beau château où elle l'avait vue si heureuse et si brillante; et Mariette désespérait de jamais la revoir. Le mois d'octobre était arrivé, les pommes étaient cueillies et Mariette les considérait d'un œil triste, quand on vint lui dire de mettre sa robe des dimanches, parce que le capitaine Brindeau, le cousin de son beau-père le serrurier, viendrait dîner à la maison.

—Eh bien! tu vas donc t'embarquer ces jours-ci? dit le cousin.

—Oui, j'ai à conduire à Edimbourg un petit bâtiment chargé de vins de France.

A Edimbourg? s'écria Mariette. Ah! monsieur le capitaine, si vous vouliez m'emmener avec vous?

—En voilà une fumeuse, dit le marin; quoi! ma petite, tu voudrais voir la mer et t'embarquer avec de vieux fumeurs comme nous?

—Ah! mon Dieu, non; je voudrais seulement aller à Edimbourg.

—Mais, mon enfant, je n'y dois passer qu'une semaine, tu n'auras pas le tems de t'y amuser.

—C'est égal! mon cousin, emmenez-moi, ma mère le voudra bien, j'en suis sûre.

Et la mère, qui devenait l'apensée de son enfant, n'osait la contrarier; cependant elle lui fit beaucoup d'observations sur ce qu'elle était encore trop jeune pour faire presque seule un semblable voyage.

Mais le vieux marin leva toute difficulté en disant que sa femme était de la traversée, et qu'elle aurait soin de Mariette, car les travaux du ménage ne permettaient pas à sa mère de

l'accompagner. Enfin Mariette pria tant, que dès le surlendemain elle partit avec le vieux capitaine. Son léger bagage consistait dans un peu de linge, sa robe des dimanches, et une petite crasse où ses pommes d'api et une jolie corbeille étaient emballées avec un soin tout particulier.

Elle n'avait aucune idée de la mer. Quand elle vit ce spectacle imposant et le frêle bateau marchand qui allait se lancer sur cette étendue d'eau sans fin, elle se rappella les naufrages qu'elle avait entendus raconter, et la peur la prit; mais la crainte qu'on ne se moque d'elle, et plus encore le motif de son voyage, lui font surmonter sa frayeur; elle s'embarque. Le vent est bon, à ce que dit le capitaine. C'est-à-dire qu'il souffle bien fort et qu'il imprime un tel mouvement au bateau marchand, que tous les passagers éprouvent le mal de mer. Mariette est malade comme les autres, et sa mère n'est pas là pour l'aider à souffrir; personne n'est occupé d'elle, car chacun l'est de soi; et le vent, qui tourne à l'orange, ne permet pas aux matelots de s'occuper des malades.

Alors, elle comprend tous le prix du sacrifice qu'elle a fait; mais elle a confiance en Dieu, qui punit les ingrats et protège les cœurs reconnaissans.

Après une pénible traversée, ils arrivèrent enfin sur la rive d'Ecosse; c'était le 2 novembre. Le 4, Mariette se leva avant le jour, et supplia la fille de son hôtesse de la conduire au château d'Holy-Rood. Un beau ruban de Paris que sa mère lui avait donné, fut offert à la jeune Ecossoise en retour de sa complaisance. Le tems était brumeux et froid; il était probable que les habitans du château ne sortiraient pas pour se promener; et Mariette se tourmentait l'esprit pour savoir comment elle parviendrait jusqu'à sa bienfaitrice: elle ignorait que les exiles sont toujours faciles à aborder. Pensant qu'une cour nombreuse devait encore entourer la petite princesse, elle ne tenta pas même de pénétrer dans l'intérieur du château; mais, ayant obtenu du concierge la permission d'entrer dans la cour, elle alla se placer sous les fenêtres qu'on lui dit être celles de l'appartement de sa bienfaitrice. Là, découvrant la corbeille qu'elle avait enveloppée de son tablier, elle se prosterna devant cet asile du malheur; puis, élevant à deux mains la corbeille au dessus de sa tête, en signe d'offrande, elle pria Dieu pour être aperçue de celle qu'elle venait fêter de si loin.

Bientôt le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrit la fit tressaillir.

—C'est elle... c'est Mariette! cria une jeune voix aussitôt reconnue; et on lui fit signe d'aller vers l'escalier de la tour; une femme s'y trouvait déjà pour la conduire vers la princesse.

Elle venait de France! Avec quelle joie Mariette fut reçue!... Combien ce pèlerinage à la reconnaissance faisait oublier d'ignobilités! Que de questions Caroline lui adressa sur les pauvres enfans du village dont elle prenait soin autrefois, sur sa maison des orphelines!

—Oh! le ciel m'est témoin, dit-elle en soupirant, que, si je regrette tout l'argent qu'on me donnait, c'est en pensant à elles.

Puis elle fit raconter à Mariette son voyage. On fit cercle pour l'écouter. Caroline s'informa du tems que Mariette doit rester à Edimbourg.

—Notre cousin le marin doit se rembarquer demain, répond-elle.

—Demain! répète Caroline. Ah! mon Dieu, j'aurai bien peu de tems; mais n'importe! ne pars pas sans me dire adieu, je te donnerai une commission pour mes petites amies.

Dès qu'elle est seule avec sa gouvernante, Caroline la prie de l'aider dans son projet. Une